



***La bonne à tout taire* de Bernadette Dao : au-delà de la dénonciation, la défense des causes perdues**

***La bonne à tout taire* By Bernadette Dao: Beyond Denunciation, the Defense of Lost Causes**

Ernest Bassané

Article history:

Submitted: February 28, 2025

Revised: March 27, 2025

Accepted: April 4, 2025

Keywords:

Commitment, Resilience,

Emancipation, Writing, Justice

Mots clés :

Engagement, Résilience,

Émancipation, Écriture, Justice

Abstract

This article analyzes Bernadette Dao's *La bonne à tout taire* from the perspective of defending the weak. In fact, the article presents itself as a work that exposes and condemns the abuse of weak people who have no defenders. Thematic criticism, in this case Jean-Pierre Richard's approach, is used to bring such a problem to fruition. Thanks to this theory of literary text analysis, the study revealed that beyond a denunciation at the descriptive limit, the defense of lost causes succeeds as the main course of this work. From the critical argumentation, we note an enunciation-denunciation through a pathetic description of the work's characters. The female characters are skin-deep, suffering from the indifference and ingratitude of the society to which they belong. Such a construction lays bare the author's intentionality in raising awareness and taking effective responsibility for them.

Résumé

Ce présent article se propose d'analyser *La bonne à tout taire* de Bernadette Dao sous l'angle de la défense des faibles. De fait, l'article se présente comme une œuvre qui étale et condamne les abus exercés sur des gens faibles dépourvus de défenseurs. Pour conduire à bien une telle problématique la critique thématique en l'occurrence l'approche de Jean-Pierre Richard est implémentée. Grâce à cette théorie d'analyse du texte littéraire, l'étude a révélé qu'au-delà d'une dénonciation à la limite descriptive succède la défense des causes perdues comme plat de résistance de cette œuvre. De l'argumentation critique, on peut dégager une structure narrative fondée autour de l'attelage énonciation-dénonciation à travers une description pathétique des personnages de l'œuvre. Elle met en effet en scène des personnages féminins meurtris dans la peau, qui souffrent soit de l'indifférence soit de l'ingratitude d'une société à laquelle ils appartiennent pourtant. Une telle construction dévoile l'intentionnalité de l'auteure pour une prise de conscience d'abord et ensuite une prise en charge effective de ces derniers afin que justice soit rendue.

Uirtus © 2025

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Corresponding author:

Ernest Bassané,

Université Norbert ZONGO/ Koudougou

E-mail: ernestbassane@yahoo.fr

Introduction

S'il est admis que la littérature africaine, en général, est née en contexte colonial, la littérature burkinabè, elle, est fille de la décolonisation avec la parution de son premier roman au titre interpellateur en 1962, à savoir *Crépuscule des temps anciens* de Nazi Boni. Dans ce sens, on pourrait alors parler de naissance tardive pour cette dernière. Cette littérature, « bien que jeune » (Salaka 23/220), est ces dernières décennies en plein essor. S'il y avait à se prononcer sur son évolution, on retiendra qu'elle est passée du statut de « littérature en instance » dans les années 90 à celui de « littérature post-émergente » de nos jours. En effet, à côté de Patrick G. Ilboudo, Pacéré Titinga et Aristide Tarnagda tous trois lauréats du Grand prix littéraire d'Afrique noire, il existe du côté des femmes une génération d'écrivaines averties des défis sociaux et passionnées d'écriture et dont fait partie Bernadette Dao qui s'illustre par sa polyvalence en tant que nouvelliste, romancière et poétesse à la fois. De fait, abordant le plus souvent des sujets relatifs aux conditions de vie de la femme, cette auteure entend jouer sa partition dans l'émergence d'une littérature débarrassée de ses oripeaux de bienséance et mieux corriger certaines mœurs dans la société visiblement en manque de repères moraux.

On peut souscrire que chez Dao, l'écriture a pour mission de mettre le doigt sur les incohérences et les incongruences qui déstructurent nos sociétés dites modernes. Selon son entendement, la littérature doit être une arme de combat contre les injustices sociales. C'est l'expression de cet engagement qui pourrait justifier la publication de la nouvelle intitulée *La bonne à tout taire*. Ce recueil qui s'annonce par un titre à la limite provocateur, *La bonne à tout taire* au lieu de *La bonne à tout faire* comme cela se conçoit d'ordinaire plante le décor sur la truculence de ce récit qui concède une place honorable à des personnages marginaux, stigmatisés que sont Koukounba -la- folle et son fils. Au cœur de la présente réflexion, il s'agira pour l'essentiel de trouver des réponses aux interrogations ci-dessous pour mesurer l'arrimage du contenu de l'œuvre avec l'idée que notre titre en donne. En quoi *La bonne à tout taire* de Bernadette Dao rompt-elle le silence sur le tabou qui entoure certaines déviances sociales ? Qu'en est-il du respect des droits de la personne humaine même si son statut social n'est pas des plus enviables ? Quelle est la contribution de la littérature à la réhabilitation des personnages marginalisés ? Ce présent article entend en définitive analyser l'œuvre sous ces différents axes par le

biais de ses thèmes constitutifs en vue de montrer qu'au-delà d'une simple dénonciation à la limite descriptive, il s'agit d'un plaidoyer en faveur de ces êtres « *sans monde ni père*¹¹⁹ » pour reprendre les mots de Pacéré Titinga. Pour ce faire, expliquons les concepts et la théorie désignés pour conduire l'analyse.

I. Considérations conceptuelles et théorique

I.1. De la dénonciation à la défense dans la littérature africaine

Il est bien connu, la dénonciation constitue la sève nourricière des créations artistique et littéraire en particulier. Cette perspective a pendant longtemps été la mamelle nourricière de la littérature africaine écrite tous genres confondus. Il appert en effet qu'en Afrique, au plan de la littérature, les questions de la dénonciation ont été véritablement l'œuvre de deux tendances d'écrivains : les écrivains de la révolte ou de la contestation coloniale, et les écrivains du désenchantement.

Pour ce qui est de la dénonciation du colonialisme, il est à préciser qu'elle fait partie intégrante de la naissance du roman africain et est développée par le père même du roman africain, René Maran. En effet, les écrits de ces auteurs étaient centrés sur la dénonciation, la critique des exactions coloniales : une dénonciation littéraire connue sous le nom de littérature coloniale. C'est la génération des écrivains de la révolte et de la contestation coloniale. Du reste, à ce sujet, on retient que :

si l'on prend pour point de départ les œuvres des romanciers de la première génération d'écrivains, on constate en effet que la plupart d'entre elles s'articulent autour de trois thèmes essentiels : la dénonciation des abus du colonialisme, la contestation du système colonial en soi et enfin l'expression de la révolte souvent accompagnée de la revendication de l'identité nègre. (Chevrier 133)

Pour le deuxième cas, les écrivains de cette époque vont faire des maux de l'Afrique indépendante les sujets de leurs romans ou d'écriture. Ils écrivent pour dénoncer, critiquer, conscientiser et éveiller les consciences des populations sur l'avènement d'une autre forme d'exploitation : l'exploitation des peuples africains par des dirigeants africains. D'où cette pique de Lopes : « hier nos misères provenaient du Blanc qu'il fallait chasser pour que le bonheur revienne. Aujourd'hui, les Oncles sont partis et la misère est toujours là ; qui faut-il donc chasser ? » (23).

¹¹⁹ Pacéré Titinga Frédéric, 1992, « *Il est des enfants* », Affiche, UNICEF.

À côté de ces deux formes de dénonciation, se situe une autre variante qu'il convient de distinguer : la dénonciation de la situation d'une catégorie de personnes muselées sur le banc de la société : la gent féminine. En effet, les femmes sont victimes de maux comme l'excision, le mariage forcé, la polygamie, la ségrégation sociale, et pire, elles sont privées de la liberté d'expression même sur les sujets les concernant. Cheikh Hamidou Kane dans *L'Aventure ambiguë* brise cette règle et donne la parole à la grande Royale dans son œuvre. À partir de là vont se développer, une mentalité et une curiosité chez nombre de femmes notamment dans le rang des intellectuelles qui par la plume ou par les conférences ou débats défendent leurs droits. Couramment dénommée écriture féminine qu'il faut se garder de confondre avec l'écriture féministe, elle beaucoup plus partisane et radicale, le regard de ces femmes est orienté sur les questions liées à la condition féminine comme thème angulaire : elles écrivent pour réclamer leurs droits et défendre la cause de la femme africaine soumise à des maltraitements de tous ordres. Parmi ces « défenseuses des consœurs » on peut nommer entre autres, Aminata Saw Fall, Mariama Bâ, Awa Keita, Monique Ilboudo. C'est dans une telle veine que s'inscrit l'écriture de Bernadette Dao en général et « *La bonne à tout taire* » en particulier. Dans ce recueil de nouvelles, la nouvelliste relate l'histoire d'une jeune fille soumise à des injustices d'un nouvel ordre qu'elle est cependant sommée de taire comme l'indique le titre de l'œuvre. Bien au-delà de la description de la vie de cette fille de ménage, ce récit se veut un zoom et pour être plus exact, une caméra de femme sur le quotidien sombre de cette catégorie de personnages vivant des fortunes fort diverses. Grâce à cette caméra auquel n'échappe le moindre fait ou geste, la nouvelliste est parvenue à pénétrer dans le subconscient des personnages, bourreaux comme victimes pour évaluer la gravité des rapports qu'ils vivent. Le visionnage du film de cette caméra, sous le prisme de la critique littéraire dévoile des traits de désapprobations manifestes qui finissent par engendrer une prise de position à tout le moins logique.

D'emblée, dénonciation et défense des causes sont intimement liées, elles entretiennent d'étroites relations. En effet, l'histoire de la littérature africaine nous enseigne que dans la majeure partie des cas, les écrivains, qu'ils soient de la période coloniale, de la décolonisation, des indépendances et post-indépendances le font pour d'abord dénoncer des injustices et subséquemment défendre une cause. Explicitement ou

implicitement, toute dénonciation laisse voir la défense d'une cause.

I.2. Perspective théorique

D'une façon générale, la critique thématique est une méthode d'analyse du texte littéraire. Elle s'entend comme l'étude des thèmes qui reviennent très souvent dans une œuvre littéraire donnée. En fait, toute œuvre littéraire est construite autour de plusieurs thèmes à l'intérieur de la narration. La critique thématique porte une attention soutenue sur ce qui relève de la dynamique de l'écriture et de la signification dans un texte. Elle est également une étude de fond fondée sur les thèmes récurrents dans une œuvre littéraire. Elle appartient à ce que l'on appelle la critique d'interprétation en se démarquant de la critique universitaire dite positiviste. Bref, elle est une méthode qui permet de dégager les thèmes obsédants, qui reviennent dans les différents récits d'un même auteur écrivain. Elle a eu pour principaux animateurs Gaston Bachelard, Georges Poulet, Jean Rousset, Jean Starobinski, Gilbert Durand, Jean-Pierre Richard, etc.

De tous les auteurs qui ont animé et qui ont contribué à donner vie à cette théorie, l'approche de Jean Pierre-Richard nous semble la plus pratique pour mettre en surface les éléments justificatifs du postulat de la dénonciation et de la défense qui semblent soutenir la trame du récit en examen. Notre préférence pour ce théoricien se justifie par le fait qu'il refuse la thèse de l'histoire littéraire selon laquelle la biographie constitue un facteur à la compréhension de l'œuvre. En effet, pour lui, l'œuvre est première et déterminante, elle est causante et non causée. Elle nous introduit dans le projet d'écriture de son auteur. Plus particulièrement, l'œuvre est une quête spirituelle. Elle est en un mot la recherche de l'être. À travers elle et par elle se dessine un être. Dans ce sens, la vie biologique et géographique de l'auteur est sans intérêt. Ce qui importe, c'est ce que l'œuvre dit, énonce, c'est-à-dire le moi intérieur de l'auteur. Ainsi, l'œuvre est considérée comme un tout autonome et suffisant pour comprendre ce que dit ou veut dire son auteur. Autrement dit, pour Richard, nous devons lire l'auteur par l'œuvre et non l'œuvre par l'auteur. L'œuvre est toujours un projet et la signification se dévoile progressivement à travers une analyse croisée des différentes parties qui la constituent. Par ailleurs, la critique thématique, selon Jean-Pierre Richard, est sans aucun doute une étude immanente et non transcendante. Elle donne un sens à l'œuvre à partir des différents éléments constitutifs de l'œuvre. En plus, la démarche

de Richard demeure thématique au sens pluriel du terme. Elle est une démarche interprétative en ce sens qu'elle cherche à donner un sens à l'œuvre. Mais pourquoi justement cette approche critique et en quoi la démarche de Richard est-elle pertinente pour la présente analyse ?

I.3. De l'adéquation entre la théorie et la problématique supposée

Retenons que la pertinence de notre recours à l'approche de Richard est due au fait que l'œuvre soumise à notre réflexion est un recueil de nouvelles, et qui dit recueil de nouvelles dit ensemble de récits, et chaque récit traite principalement d'un thème différent de l'autre mais entretenant entre eux des réseaux sémantiques communs. Dans ce sens, la démarche de Richard semble pour nous la plus appropriée quand on sait qu'elle passe avant tout par un repérage des thèmes selon leurs critères répétitifs en opérant une organisation de ces éléments dits répétitifs puis à leur classement chronologique et stratégique pour advenir à la mise en réseaux, qui renvoient aux liens entre ces éléments recensés et classés.

II. De la présentation du recueil

La bonne à tout taire est un recueil de quatre nouvelles qui apparaissent suivant la présente chronologie : « Le fils de Koukouba la folle », « Un coup de chaud », « La bonne à tout taire » et « Des sorcières bien utiles ». Comme l'on peut aisément s'en rendre compte, le plat de résistance qui configure le recueil reste la dimension conflictuelle des titres des nouvelles et qui laisse apparaître des dysfonctionnements supposés ou réels du fait des situations que vivent les personnages des récits.

III. De la victimisation comme mode de dénonciation chez Dao

L'ensemble des nouvelles qui composent le recueil s'affichent comme des récits des drames qui frappent les personnages fragilisés de différentes manières et pour diverses raisons. Ces drames se présentent sous les traits de la mort, des abus sexuels, de l'abandon. Il est à noter que ces réalités se rapportent toutes à la femme, obligée de subir passivement les desiderata tout aussi morbides que sadiques des « mâles ». Il faut le rappeler, la mort dans chacune des quatre nouvelles a fait des victimes uniquement féminines notamment Koukouba, Isabelle, sa patronne, Azèta, la nouvelle sorcière pour des raisons aussi rocambolesques les unes que les autres. Toute chose qui autorise à dire que la mort se présente sous

un visage féminin sous la plume de la nouvelliste et c'est bien cela qu'elle dénonce en raison de la grande responsabilité de la société phallocratique dans ce carnaval de morts. Quant aux abus sexuels, ils concernent précisément, Koukouba, Lucile et Isabelle, là encore pour des raisons perfides. Enfin l'abandon est subi respectivement par Koukouba-la-folle, Lucile, Azèta et Gnaman. Ainsi, les traits dramatiques repérés dans l'œuvre suivant la démarche richardienne permettent -ils de structurer le thème de la dénonciation à travers l'organisation ci-dessous.

III. 1. De la violence physique

Les folles communément appelées sans euphémisme les déchets de l'urbanisation et du sous-développement sont un véritable fléau dans bon nombre de villes africaines. De fait, mal propres, malnutries, abandonnées et le plus souvent rejetées, elles gîtent aux carrefours des grands feux des villes n'ayant pour lits et pour couvertures que des morceaux de chiffons, de nattes, ou résidus de pagnes en fermentation si ce n'est simplement le sol sec ou humide selon les saisons. Elles vivent des restes des aliments ramassés dans les poubelles. Pire, certaines subissent, ce qu'il y a de plus grave, les viols d'impudiques avides de sexe gratuit. La conséquence logique de telles dérives reste les maladies sexuellement transmissibles, les grossesses non désirées et les enfants « bâtards ». Cette escalade de violences parvient à son paroxysme lorsqu'elles sont chassées manu militari de la ville pour cacher le visage monstrueux qui en réalité demeure celui des prétendus gens bien. Tel fut le cas de Koukouba, dans « Le fils de Koukouba-la-folle ». En effet, cette nouvelle relate les péripéties Koukouba, une malade mentale et son fils en proie à la méchanceté humaine la plus atroce. Le témoignage de Dao est accablant à ce niveau :

puis un beau jour, Koukouba disparut de la circulation avec son bébé. On apprit plus tard qu'un monsieur l'avait fait déplacer et envoyer de l'autre côté de la ville et lui avait formellement interdit de revenir vers le grand carrefour. Le monsieur avait posté des gardes au grand carrefour pour traquer Koukouba-la-folle dès qu'elle s'y montrait et la renvoyer à l'autre bout de la ville. [...] De guerre lasse, ne pouvant plus s'installer tranquillement à « son feu rouge » habituel, Koukouba choisit de se réfugier avec son enfant sous le grand caïcédrot, au bout de la rue ! Assise là, son fils dans ses bras, Koukouba regardait passer les gens en maugréant des

choses incompréhensibles. Ainsi, allait la vie quand un matin on découvrit Koukouba morte au pied du caicédrat du bout de la rue. ...Ce sont les pleurs de son enfant qui avaient fini par attirer l'attention des passants et l'on recouvrit alors le corps inerte de la folle d'un drap blanc. (16-19)

De ces propos, nous déduisons avec l'auteure que le traitement infligé à Koukouba et son enfant relève tout simplement du cannibalisme édulcoré. Au demeurant, on peut souscrire que la nouvelliste fait mirer la société urbaine dans la glace de la perdition tout court.

III. 2. De la profanation sexuelle

Les pratiques sexuelles incontrôlées sont monnaie courante aussi bien dans nos campagnes que nos villes de nos jours. Les qualificatifs sont légion pour évoquer cette triste réalité : fornication, foire de sexe, tontine de sexe, démystification du sexe pour ne citer que ceux-là. Ce libéralisme sexuel n'est cependant pas sans conséquence dommageable encore une fois de plus sur celle qui est surnommée à dessein « le sexe faible ». Dao fait un zoom sur cette déviance sociétale dans les lignes de « Un coup de chaud ». Lucile, la victime, faut-il le rappeler, connut le sexe avec Donka sans même connaître son nom. C'est dès leur première rencontre que Donka put par le pouvoir du verbe la convaincre de coucher avec lui. Malencontreusement survint une grossesse à polémique. Les lignes ci-après nous édifient :

aujourd'hui encore, Lucile ne peut pas expliquer comment elle s'était retrouvée dans la petite chambre d'un jeune homme, comment elle s'était retrouvée dans le lit de Donkpa ! Aujourd'hui encore, Lucile ne peut pas s'expliquer comment les choses étaient arrivées. Elle ne peut faire comprendre à personne l'élan subit qui l'avait poussée dans les bras d'un homme qu'elle rencontrait pour la première fois et dont elle ne connaissait même pas le nom. « (27-28)

Ce qui est bien mis en cause et dénoncé ici, c'est bien la fourberie qui n'est rien d'autre qu'une forme déguisée de viol. Dans le sillage de cette dénonciation, on peut s'attarder sur l'idée et la perception que certains hommes se font de la femme et qu'ils assimilent tout simplement en un instrument d'assouvissement de la libido. Sinon comment une rencontre d'un jour peut-elle se solder par l'acte sexuel pour peu que l'on ait un peu

de respect pour la femme.

III. 3. De l'épicentre des travers

Il s'agit des filles de ménage communément appelées sans euphémisme par l'opinion publique "les bonnes". En effet, contraintes de travailler de jour comme de nuit, elles sont les dernières à se coucher et les premières à se réveiller le matin. La malnutrition, les maltraitances physiques à celles psychologiques sont le lot de ces pauvres filles. Ce fléau en plein essor dans les centres urbains avec son cortège de maux fend profondément le « cœur de femme » de Dao et dont la nouvelle « La bonne à tout taire », se fait l'écho. Isabelle est le prototype de cette martyrisation innommable. Ployant sous le poids des travaux inlassables elle doit satisfaire à contre cœur aux désirs sexuels de son patron avec interdiction d'en parler au risque d'extrêmes sanctions. L'auteure en donne une idée à travers ce passage : « La bonne à tout taire ! tout, je vous dis tout ! Les fonds de marmite brûlés à manger, les restes de repas presque avariés, les restes de sauce sans jamais un seul morceau de viande et tout le reste. À cela s'ajoute Isabelle va faire mon lit de monsieur Kwara et tout se mélangea » (45).

Aux violences physiques s'ajoutent les violences sexuelles. Dans l'œuvre cet état de fait est représenté par : « Pas besoin de dessin, monsieur Kwara poussa Isabelle dans le lit, et se jeta sur elle avec le grognement d'une bête affamée et assouvit enfin une envie longuement contenue » (47). La situation de Isabelle décrite est sans nul doute sa souffrance, son exploitation. Elle est réduite en simple esclave de famille comme pour dire que cette question d'esclavage persiste sous des formes toutes aussi cruelles qu'inhumaines. La preuve en est que : « La pauvre Isabelle mourut, elle aussi emportée finalement par ce « ventre » que personne ne put ou ne voulut l'aider à porter » (52).

III. 5. La violence psychologique

La stigmatisation sur fond d'accusation de sorcellerie alimente également la précarité dans laquelle croupissent la femme au soir de sa vie. C'est à croire que la souffrance est sans répit et que la vie de la femme se trouve malicieusement volée par une société partielle à l'excès : les vieilles femmes communément appelées « sorcières » se retrouvent déclassées, délaissées, abandonnées et oubliées par la société, par leurs propres filles et fils. C'est là, un autre pan de l'échec de la société et de l'ingratitude

humaine que la nouvelliste entend dénoncer. Dao, s'en prend à cette société inhumaine en s'attaquant aussi bien aux auteurs de telles insanités qu'au parjure des observateurs passifs. À travers cette nouvelle qui fictionnalise une réalité crue, elle s'affiche comme le porte-voix de ces laissées pour compte : « vous savez, ces pauvres vieilles, sans parents, ni recours, réduites à l'état de mendiante à la merci du premier venu, ces braves mamans abandonnées là, au gré du sort, sans soutien, sans famille ni personne pour s'occuper d'elles comme si elles n'avaient pas eu d'enfants dans la vie » (60). Et de poursuivre :

elles avaient bien des villages d'origine quand même, ces vieilles, et aussi des familles d'origine, des fils et filles qu'elles avaient enfantés, qu'elles avaient allaités, bercés et dorlotés. Elles avaient tout de même le grand-duché autour d'elles quand même, le chef, le sous-chef, le troisième en-dessous, des maires, des chefs d'arrondissements » si ce n'est des chefs de zone ou de quartier et tous ces faiseurs de papiers qui « donnent droits. » (64/66)

À travers cette plaidoirie, on découvre une Dao qui décrivant la vie des vieilles sorcières, s'attaque aux soi-disantes autorités ou faiseurs de lois qui ne sont pas en mesure de proposer des lois en faveur de ces êtres fatigués qui leur ont donné vie. Elles (les sorcières) deviennent ou sont dès lors des martyres de la vie qu'elles donnent.

Une lecture croisée des nouvelles constitutives de *La bonne à tout faire* de Bernadette Dao, insiste sur la description, la dénonciation de la situation des personnes vulnérables. Dans toutes les nouvelles, ce sont des femmes qui souffrent. Mais la mission pour la nouvelliste serait inachevée si elle s'en tient à la dénonciation. Cet engagement à aller jusqu'au bout la pousse à s'ériger en avocate des victimes.

IV. De la défense des causes perdues

Dans *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire écrit : « Et si je ne sais parler, c'est pour vous que je parlerai. Et je le dirai encore : Ma bouche sera la bouche, des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de celle qui s'affiche au cachot du désespoir » (7). En effet, pour Césaire, l'écrivain doit être la voix des sans voix, il parle ou écrit pour ces êtres sans voix et entend atteindre cet objectif en dénonçant et critiquant les choses qui ne vont pas. Bernadette Dao, veut aller au-delà de cette mission. Car, en tant que femme, elle a bien compris que l'écho des

plaintes et des cris de détresse des femmes ne franchissent jamais les murs de leurs prisons de maisons.

Dans la nouvelle « Le fils de koukouba-la-folle », le combat de Dao est très clair. Pour elle, la place des personnes atteintes de folie n'est pas la brousse, l'isolement mais bien la ville et c'est tout d'abord de la responsabilité des proches parents des victimes et ensuite des autorités dirigeantes de veiller à les abriter et surtout à les soigner pour les réintégrer dans le corps social. Ce combat rappelle le roman *Moah, le fils de la folle* de Clément Zongo dans lequel le narrateur se garde d'utiliser le terme « folle » pour qualifier son personnage, préférant à dessein celui de « celle qui a mal à la tête », toute chose qui présage qu'elle en guérira certainement. De fait dans nos cultures africaines, l'appellation « fou ou folle » renferme en elle-même l'idée de damnation ou si l'on veut cette fatalité que la victime est irrécupérable quels que fussent les sacrifices déployés.

Dans la nouvelle « un coup de chaud », c'est un appel qui est lancé en faveur de l'instruction et de l'éveil de conscience des jeunes filles en âge de procréer. Lucile, la victime rappelle le sort du personnage Fatou Zalme dans *Les carnets secrets d'une fille de joie*, du romancier burkinabé Patrick G. Ilboudo. Cette dernière à la suite d'une aventure amoureuse banale se retrouve enceinte, grossesse qui conduira à son bannissement. Elle dût sombrer dans la prostitution pour survivre jusqu'à ce que prenant de l'âge et se rendant compte que cette activité ne mène nulle part « ouvre ses carnets secrets » pour donner la leçon à toutes ces jeunes filles quant à l'impératif d'observer les règles de la sexualité responsable pour peu qu'elles veuillent bien éviter le fossé dans lequel elles-mêmes se sont enfermées. Elle plaide aussi pour que les gouvernants actionnent les leviers de l'appareil judiciaire pour que les auteurs de telles bavures soient punis à la hauteur de leur forfait et que ceci serve de leçon pour tous. Une telle résolution s'applique à La bonne à tout taire car il s'agit ici de libérer la parole pour que « les damnées » des ménages modernes trouvent enfin une tribune qui puisse préserver leur intégrité.

Enfin, dans « Des sorcières bien utiles », Madame Dao prend fait et cause pour ces malheureuses femmes, incomprises, violentées au plus profond d'elles-même et réduites à se consoler entre elles, loin de leurs progénitures insensibles dans une attente qui se fait quelquefois trop longue du dernier jour. Et quand cette ultime heure vient à sonner, elles sont inhumées à la sauvette sans le moindre office mortuaire comme si leur humanité était véritablement un rabais. Et voici l'appel de la

nouvelliste : « Mais voilà aujourd'hui, elle avait décidé, elle, Moussoba, du projet BYDHON, de tourner un regard compatissant vers ces 'sorcières' d'aller vers elles et de partager avec elles le peu qu'elle gagnait, elle aussi, afin qu'elles sentent bien qu'elles n'étaient pas seules et que des personnes bienveillantes et bien intentionnées pensaient à elles » (60 - 61). Elle ajoute : « Là vraiment, Gandaogo avait vraiment frappé fort : deux paquets de sucre, un seau moyen, deux boules de savon, un paquet de lotus et par-dessus tout un billet craquant neuf par vieille sorcière, c'était vraiment beaucoup surtout qu'il y avait jusqu'à...quarante sorcières ce jour-là ! » (62). Ces lignes sont significatives et exposent en leur sens l'intention de l'auteure. De fait, à travers les actions des personnages de « Moussoba » et « Gandaogo » c'est un challenge qui est ainsi lancé. Moussoba veut dire en langue jula « la femme de valeur » et Gandogo en langue moré signifie « le brave ». On peut alors déduire que l'auteur en appelle à la sensibilité aussi bien des femmes que des hommes sans aucune barrière ethnique pour redonner espoir et vie à celles dont la vie a basculé un certain matin ou soir à cause de pesanteurs sociales abjectes et à la peau encore trop dure dans nos communautés.

Dao ne fait pas de son engagement pour la défense des femmes fragilisées un réquisitoire radical contre toute la société. La preuve, c'est ce clin d'œil fait à l'endroit de la Supérieure de la maison d'accueil des rejetées envers Azèta, « une présumée sorcière » tombée malade et très mal en point :

La supérieure s'affola, courut à droite, courut à gauche, courut partout, alerta, tout le monde, le chef, le sous-chef et même le troisième en-dessous ! en vain ! Personne ne « se dérangea », personne ne vient à son secours...La supérieure finit par trouver un taxi poussif qui avait transporté, avec beaucoup d'hésitation et à un prix exorbitant la vieille Azèta vers l'hôpital.

La leçon qu'une telle attention inspire est sans nul doute qu'une vie en vaut une autre et concourir à la préserver reste le devoir le plus basique de tout être jouissant du statut d'humain tout court. Porter secours à l'autre en l'occurrence ces vieilles femmes diminuées par le temps et les épreuves de la vie est perçue chez Dao comme une façon de préparer sa propre vieillesse car comme le dit en adage bien connu en Afrique subsaharienne, « l'enfant ne devra pas se moquer du nain » car n'étant pas sûr de le dépasser en taille. Et la vie s'impose à nous tous comme un long voyage

dont nul ne sait à quelle station, il lui sera intimé l'ordre de descendre sans autre forme de procès.

Conclusion

Somme toute, notre étude s'est voulue une immersion dans *La bonne à tout taire* de Bernadette Dao afin de l'examiner sous les auspices de la critique thématique précisément l'approche de Jean-Pierre Richard. Ainsi, nous constatons qu'avec des intrigues et des mots simples et conformément la préface de l'œuvre elle-même, l'auteure expose sa vision du monde. Elle fait recours à des personnages déçus, fragilisés pour amorcer un changement dans la situation de cette couche de notre société en pleine désagrégation et pour laquelle il est urgent d'agir. En cela, l'œuvre de Dao s'inscrit pertinemment dans le registre de l'« écriture -action » qui se donne une mission de salubrité publique. Il faut alors espérer qu'à l'instar de la préface de *Les Misérables* de Victor Hugo qui nous instruit que :

tant qu'il existera par le fait des lois et mœurs, une damnation créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant [...] sur la déchéance de la femme, la damnation du fait des lois, la faim, la famine, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être utiles ?

Bernadette Dao appelle au secours, crie à l'apostasie morale et sociale. L'entendons-nous depuis nos bureaux feutrés et nos maisons vitrées qui semblent par ce fait même fermer nos yeux, boucher nos oreilles et étouffer nos consciences en face de ce drame qui se joue autour de nous ?

Travaux cités

- Boni, Nazi. *Crépuscule des temps anciens*. Présence africaine, 1962.
Boto, Eza. *Ville cruelle*. Présence africaine, 1954.
Chevrier, Jacques. *Littérature nègre*. Cedex, 1989.
Dao, Bernadette. *La bonne à tout taire*. Bibliothèque nationale, 2021.
Dao, Bernadette. *Parturition*. Presses Africaines, 1988.
Dao, Bernadette. *Quote-part et symphonie*. Imprimerie Nouvelle du Centre, 1990.

- Ilboudo, G. Patrick. *Les carnets secrets d'une fille de joie*. La Muse, 1988.
- Lopes, Henri. *Le Pleurer-Rire*. Présence africaine, 1982.
- Hugo, Victor. *Les Misérables*. Gallimard, 1862.
- Maran, René. *Batonala, véritable roman nègre*. Seuil, 1921.
- Oyono, Ferdinand. *Le vieux nègre et la médaille*. Présence africaine, 1956.
- Richard, Jean-Pierre. *Microlectures I*. Seuil, 1979.
- Richard, Jean-Pierre. *Littératures et sensation*. Seuil, 1954.
- Sanou, Salaka. *La littérature Burkinabè : l'histoire, les hommes, les œuvres*. Presses universitaires de Limoges, 2000.
- Sembène, Ousmane. *Les bouts de bois de Dieu*. Présence africaine, 1960.
- Zongo, Clément. *Moah le fils de la folle*. Crépodifs, 2018.

About the Author:

Enseignant-chercheur, **Ernest Bassane** est Maître de Conférences en Culturologie, Culture et Littérature africaine écrite à l'Université Norbert Zongo à Koudougou au Burkina-Faso. Il enseigne l'Histoire et la Typologie des cultures et des civilisations africaines, l'esthétique littéraire et artistique négro-africaine, l'intertextualité et littérature, la littérature africaine écrite, Littérature et société dans son université et dans celles d'autres villes de son pays à savoir Bobo-Dioulasso et Dédougou aux départements de Lettres modernes. Ses recherches découvrent, questionnent et analysent les faits culturels dans les œuvres littéraires et dégagent aussi la littérarité des pratiques culturelles. Il s'intéresse également aux questions identitaires, de genres et statutaires dans la littérature et la société noire.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Bassané, Ernest. "La bonne à tout taire de Bernadette Dao : au-delà de la dénonciation, la défense des causes perdues." *Uirtus*, vol. 5, no. 1, April 2025, pp. 507-520, <https://doi.org/10.59384/uirtus.2025.2637>.